

XIV.

La vocation terrestre du chrétien.

1858.

Le chrétien sent qu'il a à faire une œuvre à laquelle il est appelé de Dieu, et qui doit le préparer à son royaume et à sa gloire. Il sait que tout doit concourir à ce but : ses joies, ses travaux, ses pleurs, ses victoires ; et cette connaissance donne à toute son existence l'harmonie, à toutes ses perspectives la même consolante et glorieuse espérance.

C'est à ce point de vue qu'il considère sa vocation terrestre ; cette vocation est voulue de Dieu, et les travaux qu'elle nous impose sont dans l'ordre que Dieu a établi. Personne n'a le droit de les mépriser comme s'ils étaient profanes, et comme si, pour devenir saint, il fallait les quitter et s'enfuir dans un monastère ; personne n'a le droit de s'en faire une excuse pour son impiété, comme si l'on ne pouvait s'occuper de la terre sans oublier le ciel, ni travailler pour les hommes sans renier Dieu, ni faire en même temps ses affaires et son salut.

Jésus-Christ veut que toutes choses concourent au but éternel. Il se sert de notre travail comme de nos prières, du plus grossier labeur

comme des plus sublimes contemplations, de la barque de ses disciples comme plus tard de leur parole et de leur martyre. Il se sert de notre activité, de nos luttes, de nos succès, de nos angoisses pour éveiller notre âme, pour dompter nos convoitises et nous attirer à Lui, pour nous montrer sa gloire. C'est un poids douloureux, mais c'est une grâce. C'est un poids aussi que le balancier d'une pendule ; on dirait qu'il va briser les rouages de son mécanisme, et pourtant c'est lui qui les fait mouvoir. C'est un poids que le lest d'un navire ; et pourtant, loin de l'enfoncer dans les flots, c'est ce lest même qui le soutient. C'est ainsi que le travail et la fatigue, loin d'être un obstacle à notre paix, en sont la condition et le moyen.

L'homme qui ne connaît pas Dieu ne comprend pas cette dispensation. Il porte en gémissant sa charge ; il s'irrite de ses combats ; il tourne contre Dieu et contre ses frères, ou plutôt contre lui-même, les forces précieuses que Dieu lui a données ; il fait servir à sa perte ce qui devait servir à son salut. Mais le chrétien reconnaît, en bénissant, sa vocation ; il voit le but, il se place humblement et fidèlement sous l'œil et sous la main de Dieu, heureux de le glorifier : le moindre travail est grand pour lui, le plus vulgaire est saint, le plus pénible est doux parce qu'il fait tout en Dieu, par Dieu, pour Dieu. Que

les pauvres, les affligés, les hommes de lutte et de douleur comprennent le prix d'une épreuve à laquelle Dieu assigne un but si élevé et une si grande récompense ! Que les riches, au contraire, les heureux du monde tremblent de leur bonheur, car qui peut dire combien une vie où tout sourit, où rien ne pèse, une vie où tout est aisance, abondance et sécurité, est un danger pour le salut. Je n'y connais qu'un remède, c'est de faire par *liberté* ce que les autres font par *nécessité* ; de travailler pour eux, de souffrir de leurs souffrances, de lutter pour leur salut, et de donner à la charité ces loisirs, cet argent que le monde donne à la vanité. Heureux le serviteur que le Maître trouvera faisant ainsi quand il viendra !

Mais que ce serviteur n'oublie pas que tout le fruit de son travail dépend de la grâce et de la bénédiction de Dieu ! Hors de cette souveraine grâce, les plus grands efforts et les plus magnifiques travaux sont néant ; avec cette grâce, ce qu'il y a de plus néant est capable d'anéantir tout ce qui est quelque chose dans le monde, est capable de remporter toutes les victoires et d'obtenir tous les biens. Nous avons peine à le croire, avec un cœur incrédule comme le nôtre : notre cœur est si loin de Dieu que nous nous imaginons toujours qu'Il est loin de nous, et que s'il s'occupe du domaine spirituel, il abandonne nos affaires matérielles aux hasards ou à notre habi-

leté; erreur ! Jésus-Christ est le centre du monde visible comme du monde invisible ; il soutient toutes choses par sa parole puissante ; il tient dans sa main, par des fils imperceptibles, tous les mouvements de l'univers, tous les événements de l'histoire et tous les battements de notre cœur ; il dirige le vol d'un passereau et celui des astres à travers l'espace ; il rassemble les poissons que va saisir le filet des apôtres, comme il rassemblera l'Église immense qu'Il va leur donner.

C'est donc en vain que vous voudriez accomplir quoi que ce soit sans son secours. « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent, bâtissent en vain ; si l'Éternel ne garde la ville, ceux qui la gardent la gardent en vain. C'est en vain que vous vous levez de grand matin, que vous vous couchez tard et que vous mangez le pain de douleur, certes c'est Dieu qui donne le repos à ceux qui l'aiment. » C'est en vain que pour atteindre le but poursuivi, pour arracher aux événements le succès tant souhaité, vous déployez votre intelligence, vous dépensez votre énergie, vous excitez votre âme haletante comme un soldat qu'on pousse à la bataille. C'est en vain que vous vous prodiguez en œuvres et en comités, en vain que, pour élever dignement votre famille, vous faites des plans d'éducation excellents, vous employez tour à tour la douceur, la prière, la sévérité. C'est en vain... parce que

vous travaillez seul ; parce que vous comptez sur votre prudence ; parce que le péché, un péché que vous ne reconnaissez pas ou que vous ne voulez pas quitter, met un interdit sur tous vos efforts. Oui, c'est en vain, lors même que vous auriez des succès, que vous vous croiriez arrivé au pinacle de vos désirs. Il y a des succès pires que des rêves ; il y a des victoires qui font trembler. — Non, non, vous ne pouvez rien sans le Seigneur. Pierre et ses compagnons travaillaient une nuit entière et l'aurore vient sans qu'ils aient rien pris ! Ah ! qu'il est triste de travailler ainsi pendant toute sa vie comme à travers une longue nuit, pleine de rêves enivrants et d'affreux réveils, et de n'avoir rien atteint quand blanchit l'aube éternelle, — si ce n'est la condamnation.

Mais si le Seigneur vient à vous, si vous avez le sentiment de sa grâce, allez, allez sans crainte, espérez toutes choses ! La bénédiction n'est-elle pas avec vous ? Ah ! quel moment pour Pierre quand, après la nuit de sa tristesse, le Sauveur monte dans sa nacelle, fait entendre sa voix souveraine et descendre dans cette âme attendrie les clartés ravissantes de son Saint-Esprit ; puis lui commande de pousser au large, puis veut qu'il pêche en pleine mer et en plein jour contre toute règle et toute raison, puis remplit les filets de poissons et remplit son cœur de joie et de

bonheur ! Et quel moment pour vous quand le Seigneur entre dans votre chambre solitaire, qu'il s'approche de votre lit de maladie, qu'il répond à la prière de votre angoisse, quand sa grâce descend dans votre cœur, quand vos raisonnements, vos doutes, vos soucis tombent à ses pieds et que vous n'entendez plus que sa voix, et que vous ne voyez plus que lui, et que vous dites comme Pierre : « Sur ta parole, je jetterai le filet ; » sur ta parole, malgré celle du monde et de Satan, malgré les hommes et malgré moi-même ; sur ta parole, quand même il me faudrait briser tous mes systèmes, abandonner mes plus chères pensées, renoncer aux liens les plus doux, quand même il me faudrait subir les plus dures humiliations et les plus déchirants combats ; sur ta parole, j'irai, je sacrifierai, je jetterai le filet ! Quel moment lorsqu'après l'angoisse et le sacrifice survient la bénédiction !

XV.

Il est mon Sauveur.

1858.

« Mon âme magnifie le Seigneur et se réjouit en Dieu qui est mon Sauveur. »

« Mon Sauveur ! » voilà le secret de la joie